



Récréations

de Claire Simon

Fiche technique

Documentaire Français -
1992 - 54 mn
Couleur
Vidéo recopiée en 35 mm

Réalisation et image :
Claire Simon

Son :
Dominique Lancelot

Montage :
Suzanne Koch

Musique :
Pierre Louis Garcia

Mixage :
Dominique Gaboriau

Avec la voix de :
François Simon



Résumé

Il existe une sorte de pays, très petit, si petit qu'il ressemble un peu à une scène de théâtre. Il est habité deux ou trois fois par jour par son peuple. Les habitants sont petits de taille. S'ils vivent selon des lois, en tout cas, ils n'arrêtent pas de les remettre en cause, et de se battre violemment à ce propos. Ce pays s'appelle "La Cour" et son peuple "Les Enfants". Lorsque "Les Enfants" vont dans "La Cour" ils découvrent, éprouvent la "force des sentiments ou la servitude humaine", on appelle cela, RÉCRÉATION.

Critique

La frontière entre fiction et documentaire n'a pas grand sens quand la vie tient à grands coups d'histoires que l'on se raconte, comme c'est le cas chez Claire Simon. Dans son documentaire **Coûte que coûte**, elle avait fait une comédie du travail en filmant le quotidien d'une petite entreprise. Quelques années plus tôt, ce n'est rien moins que la comédie de la vie qu'elle avait embrassée en se penchant sur une cour d'école. Filmé à hauteur de «petit homme», **Récréations** nous plonge dans un périmètre bien délimité, avec ses règles, ses codes et ses moeurs, un peu à la manière d'un documentaire animalier sur

L E E F R A N C E

les insectes. Non pas parce que la cinéaste «épingle» les habitants de ce petit monde que nous avons tous connu, et mystérieusement - de façon assez troublante - oublié, mais parce qu'elle nous fait (re)découvrir un univers grouillant d'une vie insoupçonnée et souterraine qui nous ramène aux soubassements de notre organisation sociale. Elle met en scène, avec une netteté implacable, la nature humaine et les instincts qui la gouvernent, touchant à une sorte d'universalité que renforce le fait que la maternelle observée ne soit pas remerciée nominalement au générique. Volonté de conquête, de domination et d'asservissement des plus faibles, mais aussi de construction d'un foyer et de liens avec les autres, la cour de récréation est le théâtre où se jouent « pour de faux » et à petite échelle les drames et les enjeux de nos adultes sociétés. Tout est ici déjà en germe et remarquablement saisi par Claire Simon. Complètement transparente aux yeux des enfants, elle les observe avec la plus grande discrétion, sans pour autant renoncer à des partis pris dramatiques, notamment par le biais de la musique. Ses accents inquiétants dès le début du film, lorsque les portes s'ouvrent sur les jeunes écoliers, font apparaître ceux-ci comme une véritable petite horde sauvage, rompant d'emblée avec la vision idyllique de l'innocence enfantine. N'oubliant jamais que l'enfant est un loup pour l'enfant, elle montre aussi cette grandeur et cette humanité qui l'habitent à chaque fois qu'il est confronté à des peurs et des limites qu'il essaie de dépasser. Dans **Récréations**, on fait des clans, on juge, on se bat, on amasse des richesses, on subit des humiliations et on connaît des victoires, on pleure, on se marie... On sait déjà tout de la vie - ou presque-, bien avant l'âge de raison...

Claire Vassé
Positif n°453 - Novembre 98

En mai et juin 91, Claire Simon a investi avec sa caméra la cour de récréation d'une école maternelle. Le film est composé de saynètes se déroulant dans un lieu précis de la cour et mettant en scène différents groupes d'enfants entre 3 et 6 ans. Claire Simon a dû s'adapter à leur rythme et à leurs mouvements, les filmant dans une composition très simple, de façon mobile et rapprochée. Cela donne un petit panel comportemental extrêmement condensé, cruel et hilarant, relevant à la fois de la tragédie, du polar ou du western. Mettez un enfant en compagnie d'un de ses semblables et ce compagnon de jeu deviendra vite sa victime ou son bourreau. Univers passionnel et pulsionnel, apprentissage violent de soi et des autres, la cour de récréation est la première petite arène où l'enfant se retrouve seul en société. Au sein de ce nouveau monde dont il fait partie avec plus ou moins de grâce, de facilité ou d'envie, se forge et apparaît peu à peu sa propre image, au fur et à mesure des obstacles qu'il franchit ou pas, des gestes qu'il ose ou subit, de ce qu'il est prêt à accepter, rejeter, souffrir. Car la compétition et le danger sont partout. Chaque jeu qui commence place vite chacun d'entre eux dans un rôle, et la transformation des rôles et des sentiments élaborés à l'intérieur d'un cadre est rapide et mouvante. Les traités d'amitié se métamorphosent sur l'impulsion d'un mot, d'un cri ou d'un geste, les couples et les petites entreprises se font et se défont au gré des situations de crise qui surgissent, et que l'enfant doit gérer sur le vif s'il ne veut pas demeurer passif ou être exclu de la ronde. Cette reproduction du monde des adultes est interprétée, mais la fiction est vécue de façon viscérale, jusque dans le ton définitif et le vocabulaire excessif de leurs propos, souvent très drôles. Les enfants ont une capacité étonnante à évacuer ce qui est extérieur à leur histoire (la caméra n'existe pas), à inventer leur propre temps, donc à en maîtriser la durée. Chaque association est une sorte de

bulle sans cesse menacée. Il faut protéger son territoire des diverses tentatives d'assaut et d'intrusion, repousser les ennemis hors de l'enceinte, le grand jeu étant quand même de tester la résistance de l'autre, pour éprouver ses limites et l'essence de son propre pouvoir. L'enfant pousse ainsi les situations à bout. L'exemple le plus fort étant la dernière scène, dans laquelle une petite fille terrorisée par son incapacité à sauter par-dessus un banc est persécutée avec sadisme et acharnement par ses camarades pendant près d'un quart d'heure. Abandonnée en terre ennemie, appelant sa maman, elle vit un drame extrêmement violent, un combat intérieur digne d'une héroïne de tragédie.

Les fanfaronnades (la scène où deux petits garçons comparent la longueur et la grosseur de leurs crachats comme s'ils vantaient les mérites de leurs sexes), les démonstrations de force tournent toujours à la soumission, à l'humiliation, à la bagarre. La vengeance d'un groupe de martyrs contre le petit costaud autoritaire sera terrible. Déchu à son tour, le gros dur aux allures de cabotin sera consolé par trois petites filles et repartira en classe en larmes mais entouré d'un petit harem.

Au sein de cet univers en permanent devenir, où chaque lieu, objet, être est aussitôt codifié, renommé, assigné à un emploi précis (ainsi des barrières métalliques oubliées dans un coin, qui se transformeront en salon de coiffure improvisé, puis en barreaux de prison), transparait un mode de fonctionnement spécifique aux enfants, fondé sur la répétition, induisant pour eux un sentiment de sécurité, de protection. En répétant une parole, un ordre, un geste, ils sentent monter la sève de la domination, façon de se positionner par rapport à l'espace et aux autres. Autre instrument très important, objet d'une forte convoitise, les "bâtons", tiges des fleurs tombant des marronniers. A la fois monnaie d'échange, symbole de puissance et énergie pouvant produire de l'électri-

cité, ils cristallisent chez chacun un désir de supériorité. Utilisés différemment au gré des humeurs et imaginations, ils créent à l'infini des situations de dépendances de maître et d'esclaves. La caméra modeste et attentive de Claire Simon montre que, dans cette petite cour des miracles, la vie est plutôt rude.

Sophie Bonnet
Les Inrockuptibles

Aux dernières nouvelles - **Sinon oui**, 1997 -, Claire Simon explorait, à la frontière du documentaire et de la fiction, les zones d'ombre d'un fait divers à haute teneur en psy. Deux ans plus tôt, dans **Coûte que coûte**, elle suivait pas à pas la chute inéluctable d'une petite entreprise niçoise. Mais, encore en amont de ce film étonnant qui la révéla, elle avait déjà signé quelques travaux, dont certains diffusés à la télévision. Comme **Récréations**, aujourd'hui en salles et qui le mérite largement pour son caractère ethnologique - en un sens, disons, inhabituel.

C'est un peuple aux moeurs inquiétantes que nous fait découvrir ce documentaire : emprisonnements abusifs, menaces de mort, agressions aveugles et répétées, pillages de magasins, destructions de domiciles... Ces petits monstres mesurent un mètre de haut, ont de charmantes têtes blondes ou brunes, 4 ou 5 printemps. Ils sont en maternelle et, tandis qu'à l'intérieur de l'école (qu'on ne voit jamais) on leur enseigne l'ordre et la raison, dans la cour de récré, qu'ils envahissent à chaque coup de cloche, règnent le désordre et l'excès, voire la folie. Parmi la volière piaillante contenue entre quatre murs gris, Claire Simon a pris le parti d'isoler quelques spécimens (six) et de faire de chacun la vedette d'un sketch qui dure le temps d'une récré. Filmer des enfants, ce n'est pas de la tarte, vous diront tous les

parents caméscopeurs. Ils ne font jamais ce qu'on voudrait qu'ils fassent. Ceux de **Récréations** ont sans doute l'habitude d'être caméscopés, ce qui les rend à peu près indifférents à la présence de la caméra. Claire Simon, qui met celle-ci à leur hauteur, devient ainsi l'idéale «petite souris». Elle enregistre, n'intervient pas, nous rend témoins de ce que disent et font les enfants. En gros, ce qu'on voudrait qu'ils ne fassent pas.

Les «spicologues» l'ont écrit dans leurs ouvrages : l'enfance est un âge cruel. Ce petit film ajoute au dossier des images édifiantes, émouvantes et parfois terrifiantes. A la récré, l'enfant recrée un monde à sa dimension, sinon à son image. Ce n'est pas l'espace qui l'attire, mais des barrières métalliques stockées dans un coin de la cour (la «prison»), le creux d'un parapet (la «maison»), les brindilles tombées des marronniers (les «bâtons» : pain ou argent) qu'on collecte ou qu'on éparpille - tout à l'heure, elles seront balayées par une femme de ménage. Quant aux jolies maisons en bois construites exprès pour eux, ils s'amuse à... cracher dessus. C'est beaucoup plus rigolo.

Bien sûr, Claire Simon n'a pas choisi ses «héros» au hasard : meneur ou solitaire, bourreau ou victime (ou les deux), ils se détachent du petit troupeau. L'un va se dire coiffeur, une autre boulangère, le troisième sera «un humain dans une maison». Autour d'eux se dessinent des rapports de forces qui nous disent qu'à cet âge où le langage balance encore entre la chanson rabâchée et la pensée lucide («j'crois qu'c'est dans ma tête», dit la petite fille qui n'arrive pas à sauter du banc comme les copines), tout ou presque est déjà joué.

Hors du contrôle des adultes, les petits anges n'ont pas la vie qu'on se plaît à rêver pour eux. Mais si leurs comportements incohérents, brutaux, nous donnent parfois l'impression de regarder un documentaire animalier, on saisit aussi des mouvements de sympathie, de soli-

darité. De quoi ne pas désespérer complètement de la nature humaine. Hasard ou habileté de la réalisatrice (on penche plutôt pour la seconde hypothèse), il nous faut attendre l'issue du (très beau) suspense final pour savoir si on a affaire à un film noir ou optimiste.

François Gorin
Télérama n°2544 - 14 Oct. 1998

Le vert paradis des amours enfantines n'est pas toujours vert, même s'il est souvent ombragé de platanes. Il est plutôt gris, comme le ciment des cours de récréation. Les amours n'y ont qu'une place relative. Et c'est si peu un paradis que les adultes préfèrent effacer de leur mémoire ce lieu des premières rencontres avec les autres, des premières expériences subies loin de la protection des grands, quand on a juste 4-5 ans et toute la cruauté de la vie à découvrir. (...)

Il y a celle qui a peur de sauter et qui apprendra, aiguillonnée par l'humiliation. Les accumulateurs et les dilapideurs de brindilles. Ceux qui se font servir, ceux qui se font piller... Tout une tragi-comédie humaine, éclatée en saynètes initiatiques, volatiles et indélébiles. Sous l'œil de la caméra discrète, des drames s'esquissent, éclatent, se dénouent. Claire Simon y a retrouvé des échos "de Shakespeare et Beckett" les tumultes "du western et de Roméo et Juliette". A suivre ces jeux de rôle, elle avait, dit-elle, l'impression de voir une "armée de scénaristes". Dans l'arène minuscule, elle a constaté que "les plus forts sont ceux qui y croient le plus. La vraie richesse, c'est ça..." Autant de commentaires qu'elle ne cède cependant qu'à regret.

Sa caméra, elle, reste muette, exemplaire d'une école documentaire qui se veut simplement à l'affût du réel.

Ange-Dominique Bouzet
Libération

Propos de la réalisatrice

Récréations est un film sur un lieu : la cour de récréation. La cour qu'on n'a pas oubliée avec ses marronniers, sa cloche, ses durs et, parfois, du soleil comme dehors. C'est la cour du début de la vie, quand on est encore assez petit - de 3 à 6 ans. Cela s'appelle l'école maternelle et c'est là, aujourd'hui, que les enfants découvrent pour la première fois *la Récréation*, c'est-à-dire la vie en société. Dans ce lieu unique, virtuel comme une scène, ils affrontent leurs semblables sans l'aide des adultes, ils se lancent, ils s'essaient, s'initient aux relations humaines.

Pour nous, les adultes, la récréation, c'est du VACARME, un vacarme joyeux. De loin. Mais, si l'on s'approche et qu'on regarde les enfants jouer d'un peu plus près, on se souvient très vaguement... On se souvient qu'heureusement, depuis, on a grandi. On chasse vite les souvenirs. On se souvient qu'on était l'esclave d'Untel, le bourreau d'un autre... Oh, mais c'était pour rire... On se rassure.. Parfois, on a vraiment tout oublié, et ça ne fait rien puisque tout ça, c'est fini maintenant... Vraiment fini ? Pas sûr. Les histoires des enfants dans la cour ressemblent aux nôtres, et pas seulement à celles de notre enfance oubliée... Elles ressemblent à celles que nous vivons chaque jour, nous les adultes, c'est-à-dire ces histoires, ces drames que nous essayons sans cesse d'éviter, eux, les enfants, n'y coupent pas. Ils ne savent pas encore très bien biaiser. Ils apprennent.

Dans le film, vous verrez plusieurs histoires qui sont inventées à la fois par ces enfants qui en sont les héros et par les lieux qu'ils choisissent comme territoire pour leur histoires. Un peu comme si les lieux eux-mêmes contenaient des récits. Ces lieux sont découverts et détournés par les enfants, ils échappent au regard des adultes. S'il reste, dans la cour, une barrière du bureau de vote qui

a eu lieu dimanche à l'école... les enfants en font une prison. On a interrompu un muret pour laisser passer une gouttière... et voilà une espèce de petite tranchée qu'Alexandre va défendre âprement dans la plus pure tradition du western. Pourtant, les architectes, les pédagogues ont réfléchi et on a installé toutes sortes de jeux modernes dans cette cour traditionnelle. Les enfants les fréquentent aussi, mais c'est souvent dans l'envers du décor qu'ils découvrent leurs histoires et leurs trésors. Leurs trésors ? À l'époque où le film a été tourné - mai, juin -, il y en avait pas mal dans la cour : ça s'appelle des bâtons. Les bâtons tombent des marronniers lorsque les fleurs se fanent. C'est un objet très important, bien plus que certains jouets, c'est un signe de richesse. On accumule les bâtons, on les ramasse ou on les vole. Une fois qu'on en a, on peut se les faire voler, ça arrive très souvent. On peut aussi les dépenser d'un seul coup, en un jet inutile (en langue adulte on dit : jeter les bâtons par la fenêtre). Avant de perdre les bâtons accumulés, on peut les ranger, en faire des tas, se demander si ce bâton-là, il va dans ce tas-là ou dans l'autre. Ou décider si on va dépenser le bâton tout de suite ou le garder pour plus tard... Et puis, enfin, on peut demander à d'autres d'aller vous chercher des bâtons, ça crée des liens... On peut aussi se proposer pour aller en ramasser pour ceux qui ne veulent pas bouger et, là aussi, ça crée des liens, dans l'autre sens... *

Fiche GNCR

La réalisatrice

Autodidacte, elle apprend le cinéma par le biais du montage, et tourne parallèlement des courts métrages et des documentaires de manière totalement indépendante.

En 1995, son premier long métrage documentaire, **Coûte que coûte**, sort. **Sinon, oui** est son premier long métrage de fiction.

Filmographie

Courts métrages

Madeleine	1976
Tandis que j'agonise	1980
La police	1988
Scènes de ménage	1991
Récréations	1992
Artiste peintre	
Les amants d'un jour	1993
Histoire de Marie	
Comment acheter une arme	

Vidéos

Barres barres	1984
Les patients	1989

Long métrage

Coûte que coûte	1995
Sinon, oui	1996/97

Documents disponibles au France

Le monde - 15 Oct. 98
Dossier distributeur
Les échos